

## 1

Je vis du côté moche des voies ferrées ; pas le quartier rupin avec ses petits restos, ses boulangeries coquettes, ses boutiques bio et ses cafés qui servent des cappuccinos au lait de soja à des blondes en pantalon de yoga. Non. Tu passes sous le pont ferroviaire, au-delà de la gare routière et son rempart de bus qui crache une ombre vermeille le long du goudron flingué et, un peu plus loin, derrière le bosquet et les capotes usagées, la barre d'immeubles au fond de l'impasse, c'est chez moi. Au bout du monde. C'est ça, juste en face de la vieille bicoque victorienne transformée en mosquée. J'habite au treizième étage avec ma sœur Lauren et l'autre. *Eden Tower*, mais tout le monde ici dit l'Eden.

Les mecs ne manquent pas d'humour parce que c'est loin de ressembler au paradis. Il y a un panneau derrière les

grilles, côté rue pour les passants, avec un croquis et les dimensions du bâtiment. Sous les tags, on peut lire sa chronologie jusqu'à l'année où il a été classé, il y a vingt ans, sans doute pour remercier l'architecte d'avoir si bien embrigadé la misère. Après, plus rien. Ça lui fait une belle jambe cette reconnaissance. Il est mort depuis belle lurette d'après le panneau.

Classé, ça ne veut pas dire que c'est beau, ni même entretenu, juste qu'on interdit aux habitants de faire quoi que ce soit qui pourrait contrarier la *vision artistique de l'architecte*, qui n'en a sûrement rien à foutre depuis son cimetière. C'est formulé comme ça – la vision artistique, pas le cimetière – dans la circulaire qui met les nouveaux arrivants au parfum et encombre nos boîtes aux lettres chaque année. On se marre parce que tout le monde sait que ceux qui pondent ce genre de littérature ne fouleront jamais le sol de l'Eden. Ils se bornent à nous rappeler la chance que nous avons de vivre dans un monument historique, puis nous assènent leur traditionnelle série de « ne pas » paternalistes : ne pas laisser pendre de linge aux fenêtres (qui ferment à peine), ne pas repeindre les volets (qui ouvrent à peine), ne pas mettre de fleurs aux balcons (qui tiennent à peine), ne pas accrocher de vélos aux lampadaires (qui n'éclairent plus le chemin de personne depuis longtemps).

Ne pas.

Ne pas.

Ne pas.

Chaque année ils déboulonnent le panneau, devenu illisible, pour le remplacer par un autre tout neuf. Deux jours

plus tard, il est de nouveau couvert de tags. De temps en temps, avec Ben et Pav, on observe les touristes s'aventurer jusqu'aux barreaux qui nous encerclent. Ils arpentent la rue, nez en l'air, et se tordent le cou, appareil photo ou téléphone brandi pour canarder notre immeuble sous tous les angles. Il est tellement gigantesque qu'il déborde toujours du cadre. Gamins, on s'amusait à contrarier leurs efforts. Pas méchamment, pour rigoler. On n'avait pas grand-chose à faire : juste s'approcher nonchalamment de la limite et patienter. Ils ne pouvaient réfréner un mouvement de recul en nous apercevant. On polluait leurs photos. Souvent ils s'énervaient et gesticulaient pour nous chasser. Pour aller où ? Parfois ils attendaient qu'on se lasse. Nous aussi. Débutait alors un long bras de fer de l'ennui. Les perdants, nous la plupart du temps, détalait par dépit. Aujourd'hui on les mate pendant qu'ils se ridiculisent, allongés sur l'asphalte, téléphone à la main. Ils se contorsionnent comme s'ils allaient crever d'une overdose puis repartent, ravis, avec dans leur poche un bout de notre ciel gris derrière le béton gris.

L'Eden se compose de deux bâtiments : une tour et une barre, rattachées l'une à l'autre par une série de passerelles. La tour mesure quatre-vingt-dix-huit mètres de haut selon le panneau. Elle est aveugle, étroite et contient les ascenseurs, les canalisations et tous les trucs qui tombent régulièrement en panne. On dirait une fusée prête à décoller. D'ailleurs on l'a surnommée Cap Canaveral entre nous. L'Eden, à proprement parler, se déploie sur vingt-quatre étages et cent trente mètres de long. Les passerelles qui le relie à Cap Canaveral

paraissent frêles en comparaison. On jurerait qu'elles vont s'effondrer et nous propulser vers la lune dans un nuage de poussière.

« *Eden Tower* est l'un des plus beaux exemples de Brutalisme au monde, une architecture typique des années cinquante à soixante-dix qui privilégie le béton et les matières brutes et se caractérise par l'absence totale d'ornements. Ce courant architectural imagine des cités composées de cellules d'habitat, empilées à répétition sur plusieurs niveaux. Il s'est particulièrement illustré dans notre pays. Depuis 2012, toutes les constructions brutalistes de Grande-Bretagne font l'objet d'un classement auprès du Fonds Mondial pour les Monuments (WMF), qui assure la protection des bâtiments les plus précieux de la planète. »

C'est ce que dit le panneau.